

Individualisation et Mondialisation ou La substitution du Marché à l'Agora

Jacques Cortès
Professeur émérite de Sciences du Langage
Président du GERFLINT



Synergies Pays Riverains de la Baltique

n°6 - 2009 pp. 37-48

Résumé : *On assiste depuis quelques décennies, à un mouvement mondialiste se proposant de simplifier les relations planétaires en imposant l'anglais, comme langue véhiculaire unique, pour toute transaction verbale dans les grands domaines de la pensée et des échanges. Les langues dites vernaculaires, quelles que soient leur dimension et leur statut historique, seraient donc désormais limitées aux relations grégaires, familiales et conviviales sans incidence notable - au-delà des codes restreints dans les limites desquels elles seraient désormais confinées - sur la recherche, la validation des travaux scientifiques et les échanges de tous ordres hors frontières linguistiques nationales. Les lignes qui suivent analysent les causes et les conséquences d'une situation posée et admise par beaucoup comme un dogme de sagesse contemporaine, situation qui, pour d'autres, dont l'auteur lui-même, n'est peut-être rien d'autre qu'un moment d'égarement passager.*

Mots-clés : *Mondialisation, monolinguisme, plurilinguisme, remédiation.*

Abstract: *Since a few decades, a globalist movement is simplifying world relations by imposing English as the unique lingua franca, for any verbal transaction in fields of thought and exchanges. The use of vernacular languages, regardless of their historical dimensions and status, appears to be limited to gregarious, family and friend relations, which have no incidence on research, scientific reviewing and exchanges, beyond national linguistic boundaries. In this paper, the causes and consequences of this situation, which is viewed as a dogma of contemporary wisdom by many, while others (me included) consider it to be a temporary moment of distraction, are examined.*

Keywords: *Globalisation, monolingualism, plurilingualism, remediation.*

Les deux mots offerts à notre réflexion sont utilisés si souvent et mis à tant de sauces différentes qu'on ne sait plus trop ce qu'ils signifient réellement. Les organisateurs de ce colloque auraient donc choisi, consciemment et peut-être malicieusement, de nous inviter à exprimer l'inexprimable en matière

de *gouvernance*, si toutefois ce concept peut être utilisé dans le domaine précis de leur préoccupation majeure qui est la Didactique des langues. La gouvernance, en économie par exemple (pour revenir à ses sources naturelles), c'est la mise en place de modes de régulation complexes entre les différents partenaires d'un projet quelconque visant un objectif concret (stratégie), définissant des techniques opératoires (méthodologie) et des principes et valeurs à respecter (axiologie). Sans entrer dans des détails techniques oiseux, disons donc que la gouvernance suppose une vaste instance globale, peuplée d'individus assumant des fonctions diverses avec des moyens également divers, et agissant en interaction réciproque. C'est ce schéma simpliste que j'examinerai ici pour tenter d'éclairer la question de l'enseignement-apprentissage d'une langue. Je vais donc me placer devant une institution purement imaginaire que j'appellerai trivialement « fabrique d'usagers de la langue française », considérant donc que cette langue est un produit comme un autre, susceptible d'être appris à des fins fonctionnelles de communication verbale, par toutes sortes d'individus désireux de jouer, dans le cadre global où ils vivent, des rôles nécessairement complexes liés à leurs désirs, à leurs besoins, à leurs ambitions et à leurs fantasmes propres en matière de communication.

I. L'Individualisation

I.1 Le modèle d'Abraham Maslow

Commençons par l'individualisation. J'aurais pu faire l'inverse, mais il faut bien commencer par quelque chose. Si j'en crois ce psychologue célèbre que fut Abraham Maslow, tout individu se définit comme une hiérarchie de besoins qui détermineraient son *comportement* et ses *motivations*.

J'énonce là deux concepts qui sont au cœur des préoccupations de l'enseignement/apprentissage des langues depuis que le monde est monde, même si certaines époques, en privilégiant les formes discrètes, visibles et audibles des unités minimales de la communication humaine au détriment des contenus et des valeurs qu'elles véhiculent, ont eu tendance à pratiquer la défiance de Saint Thomas à l'égard de ce que Blanche Noëlle Grünig appelle « la fuite du sens ».

Mais revenons à notre individu. Maslow considère axiomatiquement que la satisfaction d'un besoin, pour un sujet donné, ne peut être réalisée que si les besoins de niveau inférieur sont eux-mêmes satisfaits. Reste donc à connaître les différents niveaux :

- Le besoin fondamental est d'ordre physiologique. C'est celui qui englobe tout ce qui est nécessaire à la survie de l'individu : respirer, boire, manger, dormir etc. Si ces besoins ne sont pas satisfaits rien n'est possible.
- Le deuxième niveau, c'est la sécurité : être à l'abri, avoir des revenus, ne pas être agressé, se sentir bien dans sa tête, être dans un milieu rassurant, en bonne santé, protégé médicalement et socialement.
- Le troisième niveau concerne l'appartenance à un groupe englobant donc les liens sociaux, l'intégration, des amis, de l'amour, donc de se sentir accepté. Sa limite

est évidemment le sentiment atavique, grégaire, communautariste donc danger de repliement, d'intolérance, de refus de l'autre.

- Le quatrième niveau c'est le besoin d'estime, de respect de ce que l'on est (impliquant le respect d'autrui), le besoin d'avoir une occupation, un travail, des objectifs, des idées, des opinions, des convictions.

- Le cinquième et dernier niveau, enfin, c'est le besoin d'autoréalisation, pour aller au-delà de soi-même, se lancer dans une entreprise intellectuelle, commerciale, artistique, sportive, participer à quelque chose, communiquer, se dépasser, changer le monde.

Il s'agit là d'un schéma très général susceptible d'être contesté, ne serait-ce que par le fait que Maslow l'a élaboré en se fondant sur une société occidentale instruite qui n'est évidemment pas le reflet satisfaisant de toutes les sociétés du monde. Notre propos, toutefois, n'est pas d'en faire la critique mais de l'utiliser à des fins démonstratives.

A quel niveau se situerait donc le désir d'apprendre une langue étrangère pour un individu donné ? Il s'agit d'évidence d'un niveau élevé, au minimum le 4^{ème} si la langue en question est liée à des obligations professionnelles. Par exemple, on peut très bien concevoir qu'un fonctionnaire estonien travaillant dans un Ministère comme celui des Finances, du Commerce international, du Tourisme ou des Affaires Etrangères, ait intérêt, pour améliorer sa situation, à apprendre la langue française, surtout si le poste qu'il occupe ou qu'on lui offre l'oblige à des séjours dans un pays francophone. Même chose pour un Chinois en cette période de préparation des Jeux Olympiques de Pékin où l'on va avoir un urgent besoin d'hôtesse et de guides pour aider les millions de touristes qui vont se presser dans toutes les villes du pays. Les hôtels, les bars, les boîtes de nuit, les guichetiers les plus divers, les policiers, les chauffeurs de taxis, les pilotes d'avion, les secrétaires, les banquiers, les Ministres vont avoir besoin, soit de maîtriser un niveau seuil (donc minimal) de compétence pour des besoins de communication à analyser, soit d'interprètes qualifiés si leurs fonctions ne leur permettent pas de retourner à l'école. Ce ne sont là que des exemples car on pourrait à l'infini, allonger la liste.

On voit se dessiner ainsi l'esquisse de ce que pourrait être une politique linguistique intelligente. Au fond, que faire, politiquement, pour créer un besoin ? Il suffit pour cela d'intervenir au niveau inférieur. Pourquoi le Gouvernement estonien et l'Ambassade de France à Tallinn pourraient-ils décider de mettre en place une formation au français administratif ou au français commercial, par exemple ? Tout simplement pour faciliter les relations transactionnelles francophones dans un secteur ou une série de secteurs que l'on aurait préalablement définis. Cela reviendrait à faire ce qu'en termes très traditionnels on appelle une étude de marché ; ce qu'en termes de psychologie sociale ou de didactique des langues et des cultures, on appelle une analyse de besoins. Je ne vais pas enfoncer des portes largement ouvertes depuis 5 ou 6 décennies, mais ce que je veux simplement souligner ici, c'est la pertinence de la pyramide des besoins de Maslow.

Quand on monte dans la hiérarchie des besoins, on s'aperçoit en effet que (conformément à l'aphorisme qui dit que gouverner c'est prévoir) tout l'art du politique ou du publiciste consiste non pas à analyser des besoins déjà là (s'ils sont déjà là, pourquoi s'en encombrer ?) mais à en susciter de nouveaux. Si vous voulez obtenir que votre fonctionnaire, en Estonie ou ailleurs, se décide sérieusement à se remettre aux études, et même à se mesurer (n'excluons pas la notion de performance) à l'apprentissage d'une langue qui n'a pas obligatoirement une forte côte commerciale sur le marché international, faites en sorte de mener discrètement ce fonctionnaire à l'idée « personnelle » qu'il serait judicieux de sa part, non pas d'être un grain de sable dans le Sahara des locuteurs anglophones, mais de faire partie du club non embouteillé, presque fermé diraient les plus sévères, donc aristocratique, de ceux qui parlent cette langue non seulement raffinée mais surtout utile qu'est la langue française. Faire de la politique linguistique c'est l'art suprême de la diplomatie internationale. Il est relativement facile (en exagérant un peu pour les besoins de notre démonstration) de vendre un avion, un parfum ou du champagne. Les besoins et les stéréotypes favorables n'ont pas à être suscités. Ils sont déjà là. Mais non pas vendre mais offrir la langue française, là est le talent, là est la grâce, là est le génie.

1.2 Le modèle de la Renaissance

Bonne transition vers le 5^{ème} niveau d'Abraham Maslow qui peut aussi concerner, entre des millions d'autres possibilités, l'apprentissage d'une langue-culture étrangère jusqu'à son point de fuite, c'est-à-dire jusqu'à son dépassement, jusqu'à cette figure dynamique dans l'espace qu'on appelle, depuis la Renaissance italienne au XVe siècle, sa « perspective conique ». Il s'agit, dans un espace projectif symbolique, par un faisceau de droites passant par un même point, de suggérer, voire de matérialiser une pensée humaniste plaçant l'Homme au centre de l'univers, valorisant sa pensée par une projection allant vers un infini jamais atteint dans une perspective éternellement inachevée.

Le rapport d'un individu à une langue, qu'elle soit maternelle ou étrangère, peut avoir et a bien souvent cette finalité philosophique-là. Prendre l'exemple de la Renaissance pour parler de l'étude-apprentissage des langues est sans doute surprenant mais ce qui peut nous intéresser ici, c'est de faire le constat que le mouvement formidable qui s'accomplit, il y a quelques siècles, sous le nom de Renaissance n'est pas un retour en arrière mais une possibilité de liberté offerte à l'individu qui s'affranchit progressivement des contraintes religieuses, des dogmes, des tabous, des enfantillages spirituels qui le ligotaient dans la superstition, un individu qui n'a plus peur de représenter la beauté des corps humains dénudés, qui s'ouvre à tous les domaines de la science, qui aspire au bonheur, au progrès, au mouvement.

La Renaissance, symboliquement, c'est l'individu qui commence à revendiquer sa place, toute sa place dans la société-monde, même si elle lui est encore chichement reconnue par l'ordre établi, une place pour laquelle il se bat en allant chercher dans les civilisations disparues, dans la tragédie et la gloire du passé, des traces vivantes de son humanité qu'il fait revivre dans ce contexte évolutif extrêmement dense et créatif qui le porte, l'inspire et l'entraîne vers l'avenir.

Ce qui fait l'immense richesse de la Renaissance, c'est que si elle puise et copie d'abord dans l'Italie des XIVe et XVe siècles les idées originelles qui la fondent et la stimulent, elle se diversifie ensuite dans toute l'Europe, chaque individu, chaque pays, avec ses langues et ses cultures propres, lui conférant, dans tous les domaines de la pensée et de l'art, ses multiples variations. C'est ce jeu entre l'individu et la société, entre le national et l'international, entre l'ici et l'ailleurs, entre hier, aujourd'hui et demain, entre l'absolu et le relatif, entre la mort et une nouvelle naissance, « la mort encore à vivre » dirait Francis Ponge, que se situe ce cinquième niveau de Maslow où la langue, non plus réduite à une vulgaire *lingua franca*, devient l'instrument d'une résurrection, d'une vision complexe du monde, d'une restauration de l'humanisme, d'une harmonie universelle se défaisant et se refaisant perpétuellement dans un univers de création qui ne peut s'exprimer, quel que soit le domaine considéré, que par cet instrument étrange et sacré, portant en lui le poids d'une longue histoire, le poids des milliards d'énonciations passées, **la langue**, dont chaque individu, avec plus ou moins de richesse, plus ou moins de gratitude ou de respect, donc plus ou moins de lucidité, qu'il l'accepte ou non, qu'il en ait ou non l'intime conviction, est l'héritier.

II. La mondialisation

II.1. Langue-culture, langue-vision, « Weltanschauung »

J'espère ne pas me noyer dans le fantasme de l'oraison jaculatoire, et, prolongeant la pyramide de Maslow, je vais faire l'hypothèse que passer de l'individualisation à la mondialisation, c'est introduire dialectiquement un niveau supplémentaire qui n'est pas obligatoirement le dernier dans la hiérarchie.

Nous venons de le voir, le cinquième niveau de Maslow est le lieu consubstantiel de la langue et de la culture. Tellement consubstantiel même que Robert Galisson relie les deux mots par un trait d'union pour en faire une unité lexicale complexe, un syntème, dans la terminologie de Martinet : **la langue-culture**. Ce que Galisson matérialise lexicalement par là, c'est l'idée ancienne que les langues sont porteuses de notre « vision » du monde, la fameuse « Weltanschauung » de la philosophie allemande à la fin du XVIIIe siècle, que l'on trouve aussi bien chez Herder que chez Humboldt, le premier disant que « chaque nation pense comme elle parle » et le deuxième affirmant que « la diversité des langues n'est pas une diversité des sons et des signes, mais une diversité des visions du monde » ; position que Ferdinand de Saussure, moins d'un siècle plus tard, confortera à son tour en définissant la langue « comme un tout en soi et un principe de classification ».

Cette idée est également au cœur des travaux d'Edward Sapir et de Benjamin Lee Whorf au XXe siècle qui disent en substance que la langue dans laquelle nous sommes élevés et pensons depuis l'enfance influence notre manière de percevoir le monde environnant. On la trouve encore chez Martinet pour qui, apprendre une autre langue « ce n'est pas mettre de nouvelles étiquettes sur des objets connus mais s'habituer à analyser autrement ce qui fait l'objet de la communication linguistique ». On la trouve enfin aujourd'hui dans les travaux les plus actuels, notamment ceux de Louis Jean Calvet pour qui « les langues incarnent (..) la

vision et la représentation du monde de leurs locuteurs, leurs imaginaires, leur façon de véhiculer le savoir ». J'arrête là ce florilège de références qui montrent bien qu'un consensus universel est historiquement établi sur ce point.

Si je crois devoir insister sur l'universalité de ce consensus, c'est parce qu'il devrait permettre de modérer sérieusement les velléités iconoclastes, donc foncièrement fantaisistes en dépit d'une superficielle apparence de raison, de savants, de décideurs et d'hommes politiques contemporains intimement convaincus, et voulant surtout convaincre le reste du monde que, pour tourner dans le bon sens du progrès, la planète doit désormais communiquer dans une seule langue qui est l'anglo-américain. Dans son principe, cette attitude n'a rien de nouveau. Il y a toujours eu des langues dominantes et des langues dominées. En France, la volonté unificatrice de la Monarchie puis de la République a abouti à la quasi disparition des langues régionales qui ne retrouvent vie aujourd'hui que très difficilement. Nous n'avons donc aucune leçon à donner et ce n'est certainement pas dans cet esprit qu'il faut aborder le problème de la mondialisation en matière linguistique, mais nous avons, en revanche, beaucoup de leçons à tirer du passé pour éviter que la mondialisation ne devienne l'occasion du plus formidable holocauste culturel de tous les temps.

II.2. Nouvelle querelle des anciens et des modernes

Deux camps s'affrontent : celui des souverainistes conservateurs s'appuyant sur le sentiment religieux, conforté par la science linguistique, que notre langue-culture est un legs de la communauté historique à laquelle nous appartenons et sur lequel nous vivons car, comme l'histoire du mot *culture* l'indique, qu'il s'agisse de celle de la terre ou de celle de l'âme, la culture c'est ce qui nourrit, protège et perpétue. Les langues du monde disparaissent parce que les communautés humaines disparaissent et si les communautés humaines disparaissent, c'est parce qu'elles n'ont pas su ou pu se maintenir contre un adversaire impitoyable qui les a converties ou exterminées. Les souverainistes n'admettent ni de se soumettre ni de se démettre de leur identité linguistique et culturelle. Cette position ne manque pas de noblesse mais il convient d'examiner sans préjugé ce qui peut être fait pour éviter, comme le dit judicieusement Calvet, que l'on « campe » sur sa langue et sur des positions défensives nostalgiques.

Le deuxième camp est celui des mondialistes consentants, c'est-à-dire des nouveaux convertis à une autre religion, celle d'un pragmatisme qu'ils estiment intelligent puisqu'il est fondé, au plan international, sur le pouvoir du nombre. C'est un peu, nous venons de le voir *supra*, la même attitude que celle de la Monarchie puis de la République Françaises : il faut, pensent-ils, unifier le monde dans une même langue planétaire remplissant un certain nombre de fonctions communicatives majeures, afin de rendre plus efficaces les relations internationales. Sans remettre en cause leur bonne foi, disons que les mesures qu'ils préconisent suscitent des réactions d'indignation qu'on peut comprendre. Il existe ainsi, depuis quelques années, une « Académie de la Carpette anglaise », rassemblant quelques personnalités de toutes origines sociales, qui décerne un prix annuel d'indignité civique à un membre des « Elites françaises » qui s'est « particulièrement distingué par son acharnement à promouvoir la domination de l'anglo-américain en France au détriment de la langue française ». Ce prix

d'indignité a été décerné, en 2007 à un important Ministre français, qui, dès sa prise de fonction, a institué de communiquer en anglais avec ses services parisiens. La dénonciation de ce fait peut susciter toutes les prises de position que l'on voudra, mais ce qui, effectivement, condamne le Ministre en question, c'est le « fait du Prince ». On ne décrète pas plus le bon usage de la langue française que l'entrée en force de l'anglais dans nos administrations. Vouloir faire de la France, contre son gré, une nation bilingue, est une décision inéquitable pour nos voisins et compatriotes allemands, arabes, espagnols, italiens, portugais... On doit ouvrir la jeunesse française à toutes les langues de la communauté, favoriser le plurilinguisme, tenter de comprendre les identités les plus diverses et leur donner la possibilité de s'exprimer et de vivre en harmonie sur ce sol de la Communauté européenne qu'est la France. Mais de là à sabiriser la planète en lui enseignant un « basic English » torturé par tous les gosiers planétaires dans sa prononciation, dans son vocabulaire et dans sa syntaxe, voilà un programme qui pour aucun pays du monde, en tout cas pas pour la France, ne peut avoir d'avenir très sérieux.

Ce qui est paradoxal dans cette volonté de mettre le monde entier à l'heure du bilinguisme, c'est la crise de la culture qu'elle implique. Plus augmente la connaissance scientifique de l'univers et plus s'élargit le cercle de ceux qui sont intimement convaincus que l'effondrement de toutes les autres valeurs serait finalement un bienfait pour l'humanité. Le français n'aurait donc pas plus de raison de vouloir se maintenir, si respectueusement et modestement que ce soit, comme langue internationale dans les domaines les plus importants : politique, économie, recherche scientifique, stratégie militaire, sport et, (pourquoi pas ? Tant qu'on y est), mode, gastronomie, musique, chanson, cinéma, théâtre, poésie.... ? Il faudrait le chasser de partout comme une sorte de pestiféré, le limiter au niveau grégaire : milieu familial et voisinage de quartier, mais lui substituer sans pitié l'anglais dans tout le champ des disciplines véhiculaires. Pour certains, en effet, il n'y aurait aucune raison sérieuse de s'en encombrer dans les cercles mondiaux où les grands enjeux planétaires se discutent.

Bien entendu, l'excès même de ces demandes témoigne moins d'une vision réaliste que d'un calcul intéressé mâtiné de snobisme, de provocation et, sans doute pour certains, de revanche contre une arrogance française réelle ou fantasmée. A propos de l'usage de l'anglais en France, les comportements de certains convaincus consentants pourraient être traités à la manière de Molière, pour le grec, dans les *Femmes savantes* :

Trissotin (présentant Vadius un de ses confrères en poésie et en snobisme, aux femmes savante)

Il sait l'anglais, Madame, autant qu'homme de France.

Philaminte (à Bélise)

L'anglais, ô ciel, il sait l'anglais, ma sœur !

Belise (à Armande)

Ah ! Ma nièce, l'Anglais !

Armande

L'anglais, quelle douceur !

Philaminte

*Quoi ! Monsieur sait l'anglais ? Ah ! Permettez de grâce,
Pour l'amour de l'anglais, Monsieur, qu'on vous embrasse.*

Il n'est pas interdit de sourire un peu devant ce que d'aucuns prennent pour une marque de modernisme audacieux de sacrifier leur langue maternelle sur les autels d'une communication internationale destructrice de toutes les valeurs qu'elle représente. Dès lors, pour prendre un autre exemple, pourquoi s'indigner de la destruction à l'explosif des statues millénaires de Bamiyan en 2004 ? Pourquoi cette réprobation universelle ? Au fond, elles servaient à quoi ces statues ? A garnir une grotte ? A perpétuer le souvenir d'une civilisation disparue, païenne de surcroît, non inspirée par la merveilleuse vérité qui a illuminé le poseur de bombe ? Est-ce que je me trompe en disant qu'un Ministre français qui nie, pour toutes sortes de bonnes ou de mauvaises raisons, la nécessité spirituelle de maintenir et de diffuser dans ses propres services, les valeurs internationales que véhicule la langue française, est lui aussi, en toute bonne conscience, un poseur de bombe.

Dans sa Leçon inaugurale au Collège de France, le 7 janvier 1977, Roland Barthes a dit que la langue est fasciste parce qu'elle oblige à dire. Il est vrai que les règles de la langue n'ont pas été votées par le parlement, que les mots, dans la phrase sont gouvernés par d'autres mots avec lesquels ils doivent s'accorder en genre et en nombre, et que stylistiquement et sémantiquement, l'ordonnement des phrases et des idées obéit à des impératifs d'usage ou de bon goût qui font de la langue française un bel instrument de torture. Mais comme même le Roi doit se plier à l'usage, il est clair que la langue peut être l'instrument de pouvoir de quiconque s'empare du skeptron.

Ce n'est pas la langue française qui est fasciste. Elle est plutôt bonne fille, capable de traduire avec finesse toutes les pensées, d'exprimer toutes les idées révolutionnaires pour peu qu'on accepte de l'épouser ou comme disent les jeunes gens d'aujourd'hui, qu'on accepte de « sortir avec elle ». Ce qui est fasciste, ce sont les déclarations qui voudraient la réduire à n'être qu'un instrument grégaire de communication. Ce qui est fasciste, c'est de vouloir imposer à toute la francophonie, l'obligation de parler anglais en agitant toutes sortes d'épouvantails économiques prétendument progressistes. Il est parfaitement clair, pour quiconque prend la peine d'y penser un peu sérieusement, que cette disparition programmée des fonctions majeures d'une langue comme le français est à inscrire dans une soumission inconditionnelle à un processus d'assimilation destiné à faire de la France, et même, plus largement, de l'Europe des 27, à terme, un simple satellite des Etats-Unis. Gommer la langue d'un peuple, c'est en quelque sorte le lobotomiser, se servir de lui-même, et notamment de la très zélée cinquième colonne œuvrant en son sein pour lui faire accepter de perdre son identité, sa cohésion, sa volonté, la vigueur de son esprit critique. Pour cela il faut gagner aux idées du dominant quelques personnalités marquantes du pays : des ministres, des savants, de grands débatteurs capables de semer le doute dans les esprits et de faire avaler au bon peuple la plus ubuesque des énormités : passer sa langue à la trappe.

III. Que faut-il faire ?

Je ne vais pas conclure car le sujet restera éternellement ouvert à la discussion. Je vais simplement vous donner deux modèles d'analyses qui me paraissent porteurs d'avenir pour alimenter ce débat, et surtout, pour le repositionner ailleurs que sur une voie sans issue.

III.1. Louis Jean Calvet et Abram de Swaan

Le premier est le modèle « gravitationnel » de Louis Jean Calvet, que l'on peut rattacher au modèle dit « Galactique » du linguiste néerlandais Abram de Swaan. C'est à peu près la même idée qui est avancée par l'un et par l'autre, consistant à dire qu'un lent travail évolutif concernant les 6000 langues encore en circulation du système linguistique mondial, suite à une évolution historique faite de prises de pouvoir, de guerres, d'invasions, de migrations, de dominations coloniales, de rapports idéologiques, religieux, économiques etc. est parvenu, dans la période actuelle, à une véritable « conquête des esprits » dont une classification inspirée de l'image très newtonienne de la gravitation, pour reprendre la théorie de Calvet, peut rendre compte assez concrètement. Selon Calvet et Swaan, toutes les langues constitueraient une sorte de galaxie faite d'une poussière de minuscules étoiles gravitant autour de planètes de plus en plus grosses. Les plus nombreuses (environ 5000) mais les moins parlées seraient les langues dites **périphériques** en grand danger d'extinction pour beaucoup d'entre elles car leur nombre total de locuteurs représenterait à peine 5% de la population terrestre, soit environ quelques centaines encore vivants pour certaines d'entre elles.

Ces langues périphériques se rattachent à trois types de langues dites **centrales**, **supercentrales**, et, pour la plus importantes d'entre elles, toute seule, unique, au cœur de la galaxie, **Hypercentrale** : l'anglais bien sûr.

En ce qui concerne les langues **centrales**, elles seraient au nombre d'une centaine. Ce sont les langues officielles ou nationales, orales mais surtout écrites, qui servent à l'administration sous toutes ses formes. L'Estonien est une langue centrale fonctionnant sur le territoire de la République, et qui a cette particularité d'avoir pour satellite une langue minoritaire qui est en réalité une langue supercentrale, donc d'une diffusion infiniment plus étendue qu'elle puisqu'il s'agit du russe. Nous avons là une séquelle politique de la période soviétique qui évoluera certainement dans le futur mais cela prendra du temps. D'une façon générale, toutes les langues européennes sont centrales pour les langues minoritaires présentes sur le territoire national considéré. Par exemple, au sein de la République française, le français est central par rapport au breton, à l'alsacien, à l'occitan, au corse, au catalan, au chtimi, au basque, au niçarte, voire aux différents types d'arabe dialectal de l'immigration etc.

En ce qui concerne les langues **supercentrales**, Swaan en compte 12 (l'allemand, l'arabe, le chinois, l'anglais, l'espagnol, le français, l'hindi, le japonais, le malais, le portugais, le russe et le swahili) mais Calvet les réduit à 10 car il considère que « l'allemand et le japonais, faute d'avoir un nombre significatif

d'autres langues en orbite autour d'eux, ne jouent pas ce rôle supercentral, bien que le nombre de leurs locuteurs dépasse les cent millions.

Enfin, au cœur de la galaxie, il y aurait l'anglais, langue **hypercentrale** autour de laquelle tout le système graviterait.

Ce modèle présente de multiples avantages :

- il donne une vue d'ensemble intelligente d'un territoire à dimension galactique à propos duquel tout et n'importe quoi a été dit ;
- il implique une méthode de travail fondée sur le bilinguisme dont il fait le ciment de tout le système, ce qui permet de reconsidérer raisonnablement les priorités de chacun en matière d'apprentissage des langues-cultures étrangères ;
- il reconnaît objectivement la position privilégiée de l'anglais et en fait un objectif majeur d'apprentissage, mais sans donner à cette nécessité un caractère destructeur délirant pour les autres langues de la galaxie ;
- il redonne à la langue française une place honorable dans le modèle galactique, à côté d'autres langues de même rang, ce qui permet, entre autres avantages, d'enterrer la hache de guerre avec l'anglais ;
- il montre enfin que la mort des langues est un phénomène inéluctable dont on doit certes se préoccuper, ne serait-ce que pour en conserver la trace muséale toujours utile anthropologiquement parlant, mais que la naissance des langues est également un phénomène observable. Les langues sont mortelles, les civilisations aussi, mais le cycle de la vie et de la mort concerne autant la vie biologique que la vie intellectuelle et spirituelle.

III.2. Le rapport Amin Maalouf

Les études sur le plurilinguisme occupent aujourd'hui tous les esprits, tous les ministères français et même, de façon récurrente, les organismes communautaires comme la *Commission Européenne de Bruxelles* dont le Président, José Manuel Durão Barroso, et le Commissaire pour le Multilinguisme, Leonard Orban, ont réuni un groupe de personnalités présidées par Amin Maalouf, lequel, après trois séries de réunions organisées entre juin et décembre 2007, a rédigé le rapport de synthèse des travaux du groupe, qui porte son nom et dont voici le titre : « Un Défi salutaire : Comment la multiplicité des langues pourrait consolider l'EUROPE ».

Que nous dit-il ? L'Europe cherche l'harmonie dans la diversité. Il s'agit donc de donner à chaque Européen « le sens d'un destin commun et d'une appartenance commune », vaste et complexe programme puisqu'en plus de la diversité culturelle et linguistique des 27 composantes européennes, il lui faut également intégrer des composantes d'origine non-européenne. Sans prétendre donner d'emblée une solution définitive, le rapport ne vise qu'à tracer des pistes de travail pour faire de l'Europe un modèle de référence pour l'ensemble « d'une planète tragiquement affectée par la gestion chaotique de sa propre diversité ».

Ce que l'on constate facilement, en effet, c'est qu'une certaine légèreté se voulant pragmatique amène bien des responsables politiques à installer l'anglais dans une position prépondérante ne laissant aux autres langues qu'une

présence déclinante en ne les utilisant « quasiment jamais dans les réunions communes ».

Pour Amin Maalouf, l'Europe n'a pas mission de gommer la diversité mais de la préserver et de l'harmoniser. Elle doit donc, pour cela, refuser « toute discrimination abusive liée à la couleur, à la religion, à la langue, à l'origine ethnique, au sexe, à l'âge, au handicap ».

Alors quelle voie de solution emprunter ? Le principe fondamental est « d'installer durablement la diversité linguistique dans la vie des Européens », quel que soit le nombre de langues prises en compte. L'intégration européenne est à ce prix. Deux idées pour cela :

1 - Les relations bilatérales entre les peuples de l'Union devront passer prioritairement dans les langues des deux peuples concernés, chacun disposant pour cela d'un groupe de locuteurs compétents et fortement motivés, capables de servir d'intermédiaires dans tous les domaines de relations binaires entre les deux pays ;

2 - Pour former ces contingents, l'Union doit prôner la notion de *langue personnelle adoptive*. Chaque Européen sera donc encouragé à choisir librement une langue distinctive, différente de sa langue identitaire et différente aussi de sa langue de communication internationale. En quelque sorte, il s'agirait de considérer cette langue comme « une sorte de seconde langue maternelle ».

Sans entrer dans les détails techniques et éthiques des propositions du rapport Maalouf auquel je vous renvoie car il est extrêmement convaincant et agréable à lire, quels en sont les avantages :

- Même si le rapport ne mentionne pas les travaux de Calvet et Swaan, il place lui aussi le bilinguisme au cœur de toute relation bilatérale. C'est bien, en effet, dans ces relations binaires, respectueuses de l'identité linguistique et culturelle de chacune des deux parties concernées, que se trouve le « ciment » de la construction de l'Union ;

- Il ne remet pas plus en question que Calvet et Swaan le statut de langue internationale de l'anglais mais il attire opportunément l'attention sur deux dangers :

a) Connaître l'anglais sera de plus en plus nécessaire dans le futur mais de moins en moins suffisant. Pour avoir des atouts supplémentaires dans son CV et occuper un créneau spécifique, le jeune Européen aura besoin, outre de l'anglais et de sa langue maternelle, d'une langue personnelle adoptive.

b) Pour les Britanniques eux-mêmes, et d'évidence aussi pour les Américains, la tentation de s'enfermer dans le monolinguisme est un danger contre lequel ils auront intérêt à se prémunir, car, limités à leur seule langue, leur compétitivité dans tous les domaines risque de s'éroder rapidement.

Conclusion : Plaidoyer pour la diversité

La « conquête des esprits », que souligne avec pertinence Bernard Cassen, « est plus déterminante que celle des territoires ». Ce qui se passe dans la tête des gens, en fin de compte, joue un rôle prépondérant dans la formulation de jugements péremptoires sur le statut, le rôle et l'image du français dans les

affaires de la République française et du monde. Si un Ministre peut s'autoriser, sur la foi de son expérience personnelle, à bannir l'usage du français des échanges fonctionnels entre les cadres de ses services, le pire est à craindre. Le vrai fascisme n'est pas dans la langue. Le Prince lui-même doit la respecter. Il est dans la liberté que certains dirigeants s'octroient de la bannir. Obliger un Français, **en France**, à parler à ses collègues français dans une langue étrangère, c'est nier l'identité profonde de ses collaborateurs et surtout amoindrir drastiquement leur potentiel de réflexion, d'analyse, de proposition, et donc leur compétence professionnelle.

L'Histoire, dit-on, ne repasse pas les plats. On peut le regretter. Quand on compare le formidable élan de la Renaissance où tous les pays d'Europe, en conservant leurs langues et cultures respectives, se sont mutuellement enrichis de leurs différences, on se prend à espérer qu'à Strasbourg et Bruxelles on saura ne pas renoncer, ne pas subir la destruction spirituelle de l'Europe. La diversité est un atout majeur et une source de tensions. Sachons maximiser ses effets positifs et minimiser les autres. Bref, **ne substituons pas le Marché à l'Agora.**

Bibliographie

- Calvet, L.-J. 2002. *Le marché aux langues - les effets linguistiques de la mondialisation*, Paris : Plon.
- De Swann, A. 1988a. « The dynamics of language spread » in *Language problems and Language planning*; Benjamin, Amsterdam, Pays Bas, pp. 63-75.
- De Swann, A. 1988b « The unequal exchange of texts » in *Language problems and Language planning*; Benjamin, Amsterdam, Pays Bas, pp. 109-128.
- Maalouf, A. 2008. *Un défi salutaire: Comment la multiplicité des langues pourrait consolider l'Europe ?* Rapport de la Commission européenne de Bruxelles, janvier 2008.
- Maslow, A. H. 1971. *The farther reaches of human nature*, New York : Viking Press.